

ORAN: LE QUARTIER DE LA MARINE

Nous allons évoquer aujourd'hui le pittoresque quartier de la Marine à Oran. Eugène Cruck, journaliste, membre de la commission extra-municipale des monuments et des sites historiques d'Oran, dans son livre: "Oran et les témoins de son passé", nous promène dans ce qui fut le berceau de notre ville. Avec l'aimable autorisation de ses filles, mes amies Andrée et Simone, nous suivrons ce guide éclairé. Le relais sera pris par une de nos abonnées, Mme Demerens née Lucie Reynes, qui nous conte son enfance passée dans ce quartier. Bien sûr, tout ne sera pas dit parce que les souvenirs sont forcément fragmentaires: Qui sait pourquoi l'on se souvient d'un tel, on a oublié tel autre? Nos évocations des villes et villages de chez nous sont faites par nos correspondants ou par moi-même, comme par François Rioland dans sa rubrique: "Et si nous retournions..." en fonction des documents que nous possédons de tout notre cœur et en toute bonne foi. Aussi sommes-nous heureux lorsque à la lecture des articles, des lecteurs possédant d'autres archives nous écrivent et complètent notre documentation. Ces nouveaux documents prennent place dans nos dossiers afin que lors d'une nouvelle évocation de la région, nous soyons encore plus complets. Merci à tous de votre aide.

"Presque à la liaison des rues Basse et Haute d'Orléans, et proche de la place Emerat, une petite habitation se distingue de celles qui l'entourent par le caractère mauresque de sa porte d'entrée et aussi par les petites fenêtres étroites et grillagées qui trouent les murs des côtés latéraux." C'est la "Posada espanola", l'Auberge espagnole. En 1810, le Bey Boukabous fait édifier cette petite demeure pour son propre usage. A sa mort, elle devient par héritage la propriété de son gendre Hassan, dernier Bey d'Oran, qui la vend, en 1831, au Consul d'Angleterre, M. Welsford. "Le colonel Trumelet-Faber, sous le pseudonyme de Falon, y situe son roman, "Un drame pour un cheveu", sous-titré "Souvenirs intimes de la vie militaire algérienne d'autrefois". "Dès l'entrée, un frais patio pavé de marbre, avec vasque centrale, accueille les clients; à l'étage, nombreux appartements dont les fenêtres sont protégées par d'élégants grillages en fer forgé; chambres discrètes garnies de tapis et de traversins de brocard, alcôves et glaces; bref tout ce qui fait le charme de la maison de "Don Ines"..."

La posada que nous avons connue n'avait déjà plus grand-chose de commun avec "ce sympathique, luxueux et piquant passé historique". On avait mis en sûreté, au Musée Demaeght, boulevard Paul-Doumer, "la lourde porte extérieure ferrée de clous à grosse tête et d'une serrurerie massive, ainsi qu'une dalle de 300kg retrouvée enfouie devant l'entrée; elle porte les armoiries sculptées de Charles III roi d'Espagne. Cet écu armorial aurait orné la façade de la "Maison Municipale" construite en 1774 sur l'ordre du général espagnol Alvarado, alors gouverneur d'Oran".

"A quelques mètres de la "Posada", le Conseil de gouvernement (espagnol) décide en 1789 la construction d'une fontaine destinée à approvisionner les habitants du quartier de la Marine. Une inscription gravée dans la pierre — mais elle s'efface chaque jour un peu plus — rappelle que cette fontaine a été édiflée sous le règne de Charles IV. Un écusson renferme les armes espagnoles de la ville d'Oran: de gueules au lion d'or passant, chargé d'un soleil rayonnant d'or" (Henri-Léon Fey, dans "Histoire d'Oran, avant, pendant et après la domination espagnole", récemment réédité par Michel Lescane à Nice).

Plus tard entourée d'un étroit jardinet pour la protéger des déprédations, il y avait à la même époque, "sur la place Emerat où elle s'appuie, un lavoir et un vaste hangar où les pêcheurs vendaient, dès leur retour du port, le produit de leurs filets".

"La Place de la République, autrefois place Impériale, surplombe la rue Charles-Quint par un balcon d'où l'on suit les mouvements majestueux des grands paquebots en marche et le dandinement cadencé des petites embarcations de plai-

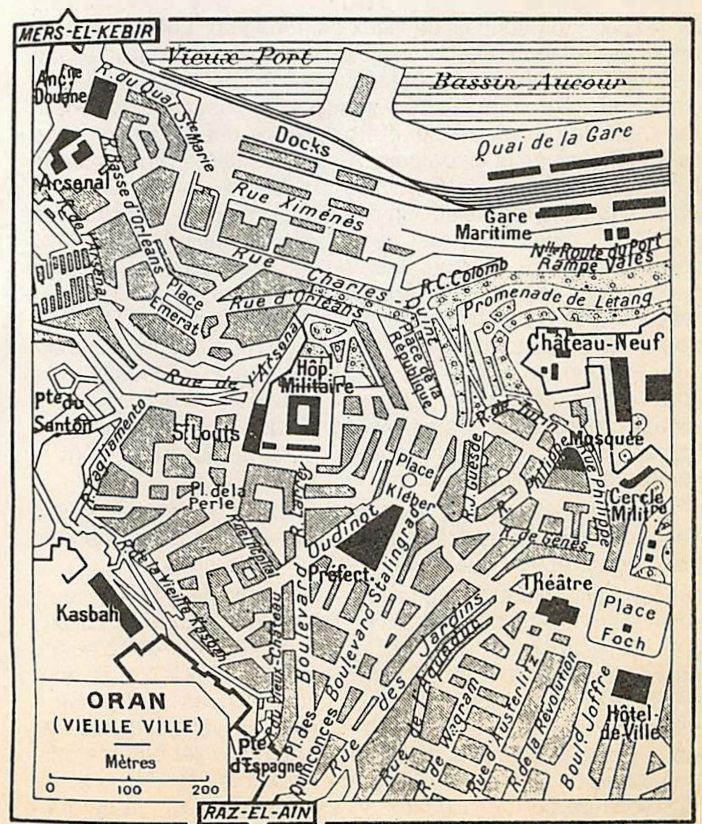
sance, au repos dans le vieux port. Sous les arbres, du côté Sud, est un monument en marbre, avec bassin et plantes aquatiques poussant dans la rocaïlle: c'est la fontaine Accour, due à un legs de l'intéressé, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, et l'un des premiers réalisateurs des grands travaux sous terre de la basse ville" (grand égout et comblement du ravin Raz-el-Ain). Ornée en médaillon d'un portrait au ciseau du donateur, elle fut inaugurée en avril 1898.

En 1890, l'Hôtel de la Préfecture s'installait dans des locaux neufs, place Kléber, à la jonction des boulevards Malakoff (devenu plus tard boulevard Stalingrad) et Oudinot. Surélevés en 1932, les bâtiments devinrent vite insuffisants. La nouvelle Préfecture moderne fut érigée à l'Est de la ville, en bordure de l'avenue de Tunis, face au collège moderne de jeunes filles.

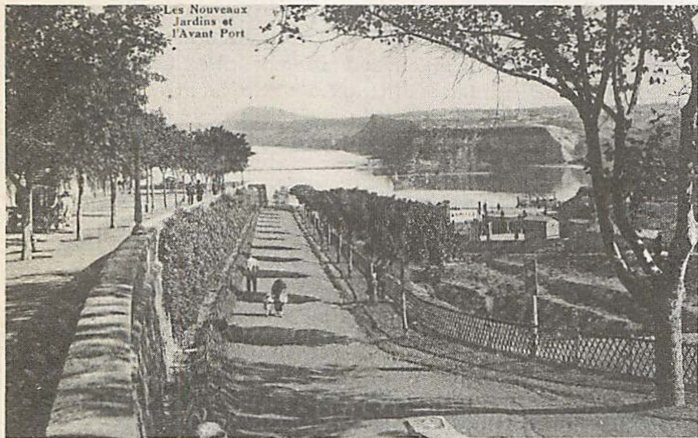
Nous parlerons une autre fois de la Calère, de la Blanca, des vieilles portes et des ruelles où séchait le linge. Il y a tant à dire sur le berceau de notre ville.

"Par le boulevard Oudinot et la rue Larrey, nous arrivons à l'Hôpital Militaire. Sur notre gauche émerge un joli minaret: c'est celui de Sidi-el-Haouâri, dont le tombeau est situé rue du Vieux-Château."

Non loin s'élève la Cathédrale St-Louis qui, dit le Guide Bleu, aurait été édiflée sur l'emplacement d'une synagogue par les Espagnols en 1679. Saccagée lors de la prise d'Oran par Bou Chlaghem, Dey de Mascara en 1708, elle aurait été réaffectée au culte mosaïque jusqu'à la reprise de la ville par le comte de Montemar en 1732 et redevint église. Ruinée par le tremblement de terre de 1790, elle fut restaurée puis reconstruite en 1839. Passée sous le vocable de St-Louis de France, elle devint la Cathédrale d'Oran, dont le premier Vicaire général fut l'abbé Compte-Callix. "Quittons l'église St-Louis par la petite porte de la rue Rognon (...). Nous voici maintenant dans la vieille ville espagnole."



Dans ses ruelles, où tout le monde se connaissait depuis l'enfance, où les patios servaient d'agora, vivait un petit peuple aux coutumes particulières que notre ami et collaborateur Gilbert Espinal fait revivre dans ses "Chroniques du Séraphin", dans le "Patio à Angustias" et toutes ses œuvres qui nous tenaient en haleine et nous faisaient courir, le samedi à midi, pour ne pas rater ses "esketchs" à la radio! Ses œuvres, aujourd'hui épuisées, vont sans doute être rééditées pour la joie des nombreux correspondants qui les réclament en écrivant à L'Echo. En attendant, Mme Démerens nous raconte son enfance dans ces lieux où Emmanuel Roblès situe les souvenirs de sa verte saison.



ORAN: Les Nouveaux Jardins et l'Avant Port

"Je suis née place d'Orléans, ensuite j'ai habité à la caserne des Douanes, au pied de la Calère. Je me souviens de l'Armistice: tous les trams étaient remplis de cigarières qui chantaient; les bateaux sifflaient dans le port; on tirait des coups de canon au fort Lamoune et les cloches des églises carillonnaient, même celles de Santa-Cruz, notre Vierge bien-aimée, et à mesure que je grandissais, je vivais merveilleusement dans un coin cosmopolite où il y avait des gens de tous pays et chacun sa coutume.

Le matin, nous étions réveillés par les cris des marchands de "tayaus" et de "bounouelos", les beignets à l'huile qu'on mangeait dans le café. Un peu plus tard, c'était "cacahouètes por trapos": on donnait de vieux chiffons pour une poignée de torraïcos (pois chiches grillés); puis c'était la calantica faite avec la farine de maïs, puis les margaillons: les Arabes allaient cueillir les cœurs des petits palmiers qui poussaient aux Planteurs, sur la montagne qui était derrière chez nous, et nous les échangeaient pour du pain. Au bas de cette montagne de Santa-Cruz, passait le Caminico la Muerte, le chemin de la Mort: des gens mettaient fin à leur vie en se jetant de là. Mon grand-père nous emmenait aux Planteurs cueillir des tulipes, des bâtons de St-Joseph, des boutons d'or, des bleuets, des champignons et des asperges sauvages si bonnes. On montait jusqu'au Belvédère d'où on voyait tout le port, la Défense Mobile où les bateaux de guerre venaient pendant les manœuvres. Pendant la guerre de 14, les bateaux ramenaient les morts: tous les cercueils étaient couverts de drapeaux, les soldats montaient au pas, avec la musique des Tirailleurs, des Zouaves et la Légion Etrangère; le long du parcours, tout le monde se recueillait.

Près de chez moi, il y avait une "posada" où les Espagnols allaient le soir; ils chantaient leurs malaguénas accompagnés à la guitare et le copain disait "Ollé" sans arrêt!

Mon père, qui était douanier et souvent de garde jusqu'à minuit, rentrait fatigué et ne pouvait dormir à cause du bruit; furieux, il leur jetait l'eau de la gargoulette qui était sur le rebord de la fenêtre, pour tenir l'eau fraîche. Cette gargoulette, on la renouvelait tous les ans pour Pâques: chez nous, à la Marine, nous gardions toute l'année la vaisselle fêlée et quand les cloches revenaient de Rome, nous jetions les gargoulettes et la vaisselle fêlée par les fenêtres, les Napolitains sonnaient de petites cloches en criant "alleluia", les enfants couraient dans les rues en traînant des boîtes de conserve

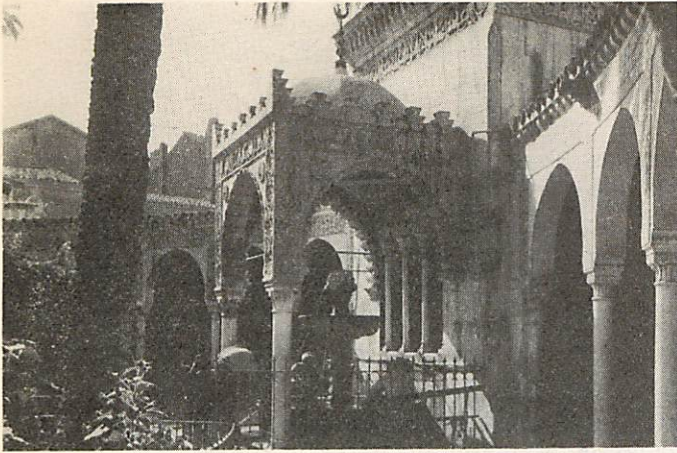
attachées ensemble qu'ils avaient entassées durant toute l'année dans une vieille maison à demi-démolie. Les cloches sonnaient à la cathédrale St-Louis, les enfants de chœur faisaient des cabrioles sur les terrasses et nous, les enfants, nous prenions des bouteilles pour aller chercher de l'eau bénite en prévision des décès dans les familles. Chez nous, on veillait les morts: c'était l'occasion de passer une bonne soirée: des personnes venaient aux veilles raconter des histoires; les plus jeunes se mettaient dans une pièce, les plus âgées dans une autre, on nous servait du café. A tour de rôle, on allait dans la chambre du mort. Souvent, les jeunes filles étaient habillées en Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, les nouvelles mariées portaient leur robe de noce, les enfants en anges. Les enterrements avaient lieu en voiture de place: on ouvrait les calèches, on tendait à l'arrière les plus beaux draps brodés et on disposait dessus les gerbes de fleurs. Les femmes n'allaient pas aux enterrements: elles sortaient aux fenêtres en criant des recommandations aux morts: les chargeant de dire à ceux qui les attendaient au ciel tout ce qui s'était passé dans la famille depuis leur mort, toutes les voisines et amies étaient là pour appuyer leurs dires et les femmes se trouvaient mal: cela devait être ainsi sans quoi on aurait pu croire qu'elles n'avaient pas de chagrin!

Un jour eut lieu une veillée mortuaire chez des Espagnols qui avait un chien appelé "Mondo" (monde en français). Ils avaient tué le cochon et mis les saucisses dans un panier sous le lit. Le chien passait chercher les saucisses et une femme le voyant faire dit: "Aï, mondo, como te les vevas, uno à uno!" Aï, monde, comme tu les enlèves, un à un! mais personne ne bougea, croyant qu'elle parlait des morts...

A la Marine, tout le monde était très croyant. Le matin, comme en Espagne, le serreno réveillait les pêcheurs en criant en espagnol: "Allons avec Dieu!" Le jour de l'Ascension, les gens montaient à Santa-Cruz, à genoux, les cheveux pendants, leurs genoux étaient en sang; on brûlait beaucoup de bougies, des gens glissaient sur la cire et comme le chemin surplombait le vide, certains tombaient du haut en bas! Pour le mois de Marie, les enfants faisaient des reposoirs à la maison; on allait chercher les fleurs au ravin Raz-El-Aïn et le soir, de maisons en maisons, on chantait et priait: "C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau!". Avec de vieilles charrettes nous allions parfois passer la journée à Misserghin, à la grotte de la Vierge, sous les orangers et les citronniers. On entrait à 20 ans aux Enfants de Marie: on avait un beau ruban bleu avec la médaille de la Vierge. Le jeudi, nous allions au patronage: Sœur Rosalie nous apprenait à broder avec cinq centimes sur un vieux chiffon blanc. Avec un rouleau trempé d'encre, elle dessinait les festons. A quatre heures, elle mettait dans un grand seau d'eau de la poudre de réglisse, elle remuait avec un roseau, et nous donnait un quart à boire. Nous apportions notre goûter.



Oran, le port vu de la Promenade de Létang



Oran, intérieur de la Mosquée et fontaine aux ablutions

A cette époque l'eau était saumâtre ; nous achetions l'eau douce en bonbonnes aux marchands qui passaient en carrioles. Lorsque l'abbé Lambert est venu à Oran chercher l'eau douce, je me souviens des disputes entre femmes : elles se tiraient les cheveux en s'insultant ! L'abbé Lambert portait la soutane et un casque, mais il aimait bien l'anisette ! Je crois qu'il était parrain de tous les enfants de la Calère ! Le soir, il était saoul et dansait en relevant sa soutane : je n'ose pas vous dire ce que les hommes lui criaient...

Jeune fille nous allions l'après-midi sur un banc, place d'Orléans : nous regardions le va-et-vient des chevaux qui venaient boire à l'abreuvoir. Pour Carnaval, que de rires ! Les hommes s'habillaient en femmes et traînaient une charrette où pendaient des couronnes de pains, des chapelets de longanisse : ils chantaient et buvaient beaucoup. Carnaval était bourré de paille. On l'accompagnait aux bains de la Reine où on le jetait à la mer. Des enfants s'approchaient trop du bord ; il est arrivé que certains se noient !

Pour Noël, les Espagnols s'installaient dans des garages et jouaient la "simboumba". Avec une boîte en fer blanc et un roseau ils produisaient des sons sur lesquels nous chantions en revenant de la messe de minuit.

Pour Pâques, nous allions à la plage manger la "mouna" — de grandes brioches sucrées avec un œuf dur dessus. Pour la St-Michel, nous allions à Mers-El-Kebir suivre la procession. Les jeunes filles mettaient leur trousseau aux fenêtres pour qu'il soit béni. Les Napolitains faisaient des gâteaux qui s'appelaient "soucaras". Le 14 juillet, le défilé commençait dès 7 heures jusqu'à midi. Il y avait toutes les sociétés de gymnastique et de sports, les tirailleurs ; les Arabes étaient fiers de défiler avec toutes leurs médailles, mon grand-père pleurait quand il entendait la "Marseillaise". Nous étions plus patriotes



que les Français de France, on vouait tout notre amour au drapeau français !

Quand j'étais toute petite, avec ma cousine Alice, nous allions au Café Luxembourg, chez Galiana, où les grands-pères jouaient aux cartes : on nous donnait des tramousses, de l'agualimon, de la glace délicieuse. L'après-midi, après la sieste, on avait droit à un oubli : c'était un cornet assez grand dont la pâte ressemble à celle des gaufrettes. Le matin, les chèvres passaient : on allait chercher le lait tout chaud. Parfois, le dimanche, le grand-père nous emmenait en barque à l'entrée du port, ou en remorqueur (il était retraité à la Santé maritime), on nous donnait un cornet de jujubes : pour nous c'était la fête ! Ce sont, je le sais, de bien petites choses, mais elles avaient pour nous une grosse valeur et en écrivant ces lignes, j'ai dans les oreilles tous les cris des marchands ambulants, en espagnol, en arabe, en français, et la musique militaire qui descendait la rue d'Orléans, accompagnant les soldats et parfois les gros troupeaux de moutons qui partaient manger du vert en France.

Plus grande, j'allais à l'école Sédiman. Nous n'étions pas racistes, mes meilleures amies étaient une Israélite et une Arabe : pour leurs fêtes j'étais heureuse d'aller chez elles manger les galettes ou les beignets au miel. Bien sûr, dans la rue,



Oran, Promenade de Létang, vue vers Santa-Cruz

des enfants criaient parfois "à bas les juifs", c'était l'époque, mais on s'entendait bien. On s'entraidait, dans la joie et la peine, on respectait la famille et les vieux étaient aimés et entourés : personne ne parlait de les mettre dans des maisons de retraite ou à l'hôpital. Les enfants abandonnés ou orphelins étaient adoptés par des familles souvent déjà nombreuses : c'était l'enfant de la Vierge. Je connaissais des familles qui habitaient deux ou trois pièces, le mari était journalier, la mère lavait du linge au baquet toute la journée pour gagner un peu d'argent. Mais tout le monde était heureux. Et, bien que mes racines viennent de France, je n'ai pas voulu faire revenir le corps des miens car ils désiraient reposer dans notre terre d'Algérie qu'ils ont aimée plus que tout. Moi, j'ai gros sur le cœur de savoir que dans notre Algérie si belle où on avait construit des merveilles, où on cultivait de beaux fruits, de beaux légumes, il n'y a plus rien, et ma Marine si vivante, si accueillante est complètement morte, tout est en ruine, même le port est mort avec nous !

J'ai retrouvé bien des amies, grâce à "L'Echo de l'Oranie", nous n'avons pas perdu l'accent de chez nous, ni les expressions de la Marine et dans la peine ou la maladie, ma prière va toujours à Notre-Dame de Santa-Cruz."

Merci à Mme Demerens pour cette évocation pleine de vie. Notre correspondante souhaiterait savoir de quelle région de France viennent les Demerens, si un de nos lecteurs pouvait la renseigner : 17 rue Général-Abbé, 51000 Châlons-sur-Marne.

Nous retrouverons bientôt les vieux quartiers d'Oran, sur les pas d'Eugène Cruck.

G. de TERNANT.